par les aperçus qu'il ouvre sur les problèmes de la transmission des modèles iconographiques.

H. LAVAGNE.

Épigraphie. Numismatique.

J. GASCOU, *Inscriptions latines de Narbonnaise, (I.L.N.) III, Aix-en-Provence*, XLIV[e] supplément à Gallia, CNRS-Éditions : Paris, 1996, 391 pages, nombreuses illustrations en noir et blanc, 4 cartes.

La refonte du volume XII du CIL des inscriptions de Gaule Narbonnaise se poursuit avec cet excellent volume consacré à Aix-en-Provence et sa région, par Jacques GASCOU. Republier les inscriptions de cette partie capitale de la Provence était un travail considérable tant la bibliographie est abondante. Le volume traite de 298 inscriptions, toutes revues par l'auteur lorsqu'elles subsistent encore, ce qui nécessite (comme en sait) souvent des trésors de diplomatie avant de pouvoir examiner des pierres cachées chez des propriétaires privés. Les inscriptions connues par des manuscrits du XVI[e] et du XVII[e] siècle (Solier, Suarès, Peiresc, notamment) ont été vérifiées sur les textes eux-mêmes et de nouvelles lectures proposées. On devine les heures qu'il a fallu consacrer à cette recherche ! (nous signalons une omission de détail : pour la notice n° 228, le numéro du manuscrit de Peiresc qui rapporte l'inscription de Cadenet a été omis ; il s'agit de « ms. lat., n° 8958, fol. 26 et lettre de Boniface Borilly du 7 mai 1628). — Mais nous insisterons surtout sur l'introduction de ce travail qui est une véritable synthèse nouvelle sur l'histoire de la Provence romaine. L'étude des limites de la cité d'Aix est particulièrement remarquable. Avançant avec prudence sur ce terrain délicat, déjà exploré par tant d'épigraphistes (dont JULLIAN, CLERC ou MOMMSEN), J. GASCOU, avec sa connaissance parfaite du dossier épigraphique, des textes littéraires antiques et de la topographie actuelle, nous donne enfin des cartes de la cité dont les limites emportent la conviction et seront certainement reprises par tous. Elles permettent, en outre, de fixer aussi les limites des cités voisines, celles de Fréjus et d'Arles. En dehors des épigraphistes qui trouveront dans cet ouvrage un très grand nombre de nouvelles inscriptions ou de réinterprétations, tous les historiens de la Gaule ne pourront se passer de cette introduction, qui en trente pages magistrales, devient désormais, comme on dit, « incontournable ».

H. LAVAGNE.

J. GASCOU, Ph. LEVEAU, J. RIMBERT, *Inscriptions latines de Narbonnaise*. IV. Apt : Paris, 1997 (XLIV[e] supplément à *Gallia*), 221 pages.

Ce livre consacré aux inscriptions de la cité d'*Apta Iulia* répond aux exigences scientifiques et aux qualités d'impression de la série des *I. L. N.* avec d'excellentes illustrations dans le texte et des cartes claires en début et fin d'ouvrage.

Il commence par une importante introduction historique (p. 18-30) traitant des origines de la ville, des institutions et des limites de la cité antique ainsi que de la topographie urbaine. Il continue avec l'histoire de l'épigraphie du XVI[e] siècle jusqu'à nos jours (p. 31-36), se poursuit avec le catalogue des inscriptions, riche de 151 numéros, et se termine par des *indices* thématiques concernant l'épigraphie (p. 199-205) et des tables de concordance avec les recueils épigraphiques (p. 209-211).

La ville fut fondée, avec un nom tout à fait latin, par César sur le territoire du peuple des *Albici*, alliés des Marseillais, et élevée au rang de colonie latine, *colonia Iulia Apta*, probablement entre 40 et 27 avant J.-C. Les citoyens d'Apt possédant la citoyenneté romaine étaient inscrits dans la tribu *Voltinia*. Dans le tableau qu'ils brossent des magistratures et des prêtrises, les auteurs insistent sur la place du flaminat qui n'apparaît qu'une seule fois comme le sommet d'une carrière municipale. Ils discutent la question controversée des limites du territoire de la cité, en soulignant que la limite sud n'était pas la Durance, mais vraisemblablement la ligne de crête du massif du Lubéron. D'un point de vue économique et social, les collèges professionnels et les sociétés à caractère financier et commercial ont joué un rôle non négligeable, notamment dans le territoire.

Le catalogue des inscriptions est divisé en trois parties qui réunissent les textes de la ville (p. 42-96, n^os^ 1-52), ceux du territoire (p. 98-190, n^os^ 53-149) et trois milliaires (p. 193-196, n^os^ 149-152).

Pour chaque inscription sont précisés le lieu de provenance — rectification pour *C.I.L.*, XII, 1177 = n° 105 — et les circonstances de la découverte, la nature du support et la bibliographie. Et presque toutes bénéficient à la fois d'un apparat critique, d'une traduction, d'un commentaire historique et d'une proposition de datation. Plusieurs textes, complets ou fragmentaires, sont inédits : pour la ville les n^os^ 12 — dédicace aux Nymphes, connue par deux manuscrits de la bibliothèque de Carpentras —, 34 — évocation d'un enfant portant la toge prétexte —, 37, 49-51 ; pour le territoire les n^os^ 64, 72-74, 82-83 — dédicaces à Mercure —, 89 — dédicace à une divinité dont le nom n'était pas mentionné ou a disparu —, 91 — liste d'anthroponymes —, 92 — autel funéraire —, 94, 119, 120 — dédicace à Silvain —, 121, 133, 138-140, 143 — dédicace à Vintur —, 152 — milliaire de Probus ou de Carus.

Enfin, les auteurs, en une brève note (p. 34-35), rappellent les références des inscriptions gallo-grecques et chrétiennes, qui ne sont pas normalement prises en compte par la série de recueils des *I. L. N.*, et excluent de leur étude *C.I.L.*, XII, 1123 (p. 35-36), qui se trouve dans la crypte inférieure de la cathédrale d'Apt, car ils jugent cette inscription médiévale.

En résumé, ce livre, comme tous ceux de la série, présente une synthèse historique remarquable et est un instrument de travail indispensable.

Sylvie DARDAINE.

Supplementa Italica, Nuova serie 13 : Rome, Casa editrice Quasar, 1996, 328 pages, photos.

Iscrizioni greche e latine del Foro Romano et del Palatino, Inventario generale — Inediti — Revisioni, a cura di Silvio PANCIERA, *Tituli 7* : Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1996, 445 pages, 43 tables, 2 plans.

Ces deux fascicules font partie de collections d'inspiration voisine, qui se proposent de mettre à jour et de compléter les *corpus* italiens antérieurs. Le premier, selon l'esprit de la série, rassemble les textes du *C.I.L.* profondément relus ou publiés depuis ou restés inédits ; ils sont regroupés par localités, au fur et à mesure de l'achèvement des dossiers (ici le plus volumineux est celui de *Nursia, regio* 4, p. 11-189, puis sont exposés *Septempeda, regio* 5, p. 191-228, et, en *regio* 9, *Vandacate*, p. 231-249, San Lorenzo di Caraglio, p. 251-292, enfin *Pedona*, p. 293-328). Conformément au principe adopté depuis toujours, chaque ensemble géographique indépendant comprend une introduction faisant un point clair sur les trouvailles,

les nouveautés onomastiques, l'étude des personnages, les activités économiques, les voies etc... avec éventuellement une carte; cette mise à jour précise n'est pas redondante, elle apporte les additions et des corrections aux éléments connus. Une bibliographie et des compléments au *C.I.L.* très détaillés précèdent les notices individuelles, chacune accompagnée très commodément d'une photographie insérée dans le texte. L'ensemble est d'une excellente tenue et complété par un *index* établi par localité (les *indices* sont ensuite régulièrement compilés dans un volume); il faut saluer la qualité de cette indexation, très complète, qui prend en compte non seulement les mots spécifiques mais les insère dans leur contexte. Parmi les textes les plus remarquables, on peut signaler le distique élégiaque (n° 6, p. 67) qui cite une déesse *Nursia* qu'on a associé à la déesse étrusque *Nortia-Nurtia*, présentée comme ayant présidé aux origines de la ville de Nursie; connu uniquement par un manuscrit, ce faux était emmuré dans la tour communale qu'un tremblement de terre détruisit au XIV^e^ siècle; sans importance pour l'histoire antique elle-même, il est extrêmement intéressant pour l'exploitation symbolique de l'épigraphie latine. Situation un peu différente pour un document de S. Lorenzo di Caraglio (n° 2, p. 273-275) dont le *C.I.L.* avait déclaré la gravure moderne sur un support antique mais qui, à l'examen, se révèle comporter plusieurs lettres originales auxquelles d'autres ont été ajoutées dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle pour composer un texte. Tout à fait authentique, en revanche, cette dédicace à Hercule (Nursie, n° 4, p. 71-73) dont le libellé et le qualificatif de *victor* évoquent, à l'occasion d'une éclipse partielle du soleil (28 mars 5 ou 15 février 17 ?), la lutte contre les démons infernaux; ou cette autre de *Pedona* (n° 3, p. 314-315) qui mentionne des divinités topiques inconnues ailleurs (Rubacascus et Robeo). À Nursie aussi, attachantes, presque émouvantes, plusieurs inscriptions métriques (n° 18, p. 84-85, n° 29, p. 98-99), parfois au vocabulaire recherché et inhabituel (n° 18, commémorent, au sein de la famille, des disparitions prématurées et évoquent la peine des survivants, ou, plus officielle, dans la collection de *Septempeda* (qui comporte plusieurs textes nouveaux par rapport au *C.I.L.* et à l'*A.E.*), l'inscription musive du I^er^ siècle avant J.-C. par laquelle les élites célébrent une de leurs réalisations (n° 3, p. 214-215).

L'objet du second fascicule est plus cohérent géographiquement : l'inventaire général des inscriptions trouvées sur le forum romain et au Palatin confié à Silvio PANCIERA commence naturellement par une recension des inscriptions publiées (plus de 2300) et des compléments bibliographiques. Bien évidemment, cet ensemble comprend des inscriptions prestigieuses, et, de façon très logique, une partie a été consacrée au groupe des *elogia* (p. 99-139). L'ensemble du dossier est repris, puis, à partir de fragments parfois très réduits, des identifications très attrayantes sont proposées, même si un nombre non négligeable de morceaux de marbre ne peuvent encore être exploités à cause d'une mobilité excessive des pierres. Ainsi sont restitués de façon tout à fait convaincante les *elogia* d'A. Cornelius Cossus triomphateur dans la guerre contre Veies en 428 (7, p. 105-108); celui de L. Postumius Albinus qui comporte des références à la mission qu'il accomplit en Campanie pour mettre de l'ordre dans l'*ager publicus* indûment accaparé par des propriétaires privés (15, p. 117-121); ou celui d'Ap. Claudius Centus à qui fut accordée une *ovatio* en 174 pour sa victoire sur l'Espagne celtibère (20, p. 127-129), tandis qu'un Marcius résiste à une identification définitive (9, p. 109-112). La troisième partie qui rassemble tous les autres inédits (la dernière est consacrée à des révisions, p. 326-375), soit toutes sortes d'intitulés, allant d'inscriptions impériales à de simples épitaphes (p. 141-326), comporte de nombreux éléments intéressants, par exemple des termes de parenté peu fréquents (*frater patruelis*, n° 79, p. 242-243; *mamma*,

p. 282-283, n° 114), ou une pierre dont l'existence même était tout à fait ignorée, parce qu'elle était insérée dans le soubassement de la colonne de Phocas et invisible ; transcrite pour la première fois grâce à un estampage rendu possible par une restauration, elle donne une liste de membres du collège des *fabri tignarii* du milieu du IIe siècle (une partie de la liste des *honorati* après le dernier nom des *magistri*, n° 83, p. 248-252). Dans cet ensemble d'excellence on est surpris de constater une lacune dans l'indexation, par ailleurs globalement bonne : le n° 82 (p. 247-248) semble avoir complètement disparu ; aucun des termes, pourtant dignes d'intérêt, de ce fragment qui mentionne un *thesaurorum tabellarius* ou *procurator* et peut-être une *bibliotheca Latina*, n'est recensé. Cependant, cet oubli n'est que broutille en comparaison de l'utilité et de la qualité de ces deux volumes.

Monique DONDIN-PAYRE.

Supplementa Italica. Nuova serie 14 : *Indici dei volumi 8-13*, a cura di C. LEGA ; 15 : *Ateste*, a cura di M.-S. BASSIGNANO ; pref. di M. GUARDUCCI e S. PANCIERA : Rome, Quasar, 1997, 237 et 376 pages.

Il n'est plus utile de présenter la série des *Supplementa Italica*, qui, engagée en 1981 avec un premier volume consacré à Ferentinum, Pisaurum et Falerii Noui, publie aujourd'hui en même temps ses 14e et 15e volumes. Tous les épigraphistes ont appris à connaître ces suppléments aux volumes italiens du *C. I. L.* qui fournissent pour chaque cité antique non seulement une édition scientifique moderne et parfaitement illustrée des inscriptions publiées postérieurement au Corpus (ou, pour la Cisalpine, au Supplément resté unique d'E. PAIS), mais aussi de très précieuses « adjonctions et corrections », tant aux inscriptions qui figurent déjà au Corpus qu'aux notices historiques et topographiques de celui-ci. Il n'est pas davantage nécessaire de justifier cette formule du supplément par cité qui, grâce à l'activité inlassable de S. PANCIERA et de ses très nombreux collaborateurs, permet de disposer d'excellents instruments de travail au fur et à mesure de leur rédaction, sans avoir à attendre l'achèvement, nécessairement fort long, d'un corpus géographique complet : tout le monde sait qu'elle a permis aux épigraphistes italiens de surmonter le redoutable obstacle que constitue l'exceptionnelle richesse de leurs collections et d'élaborer un type de publication qui pourrait servir de modèle dans bien des régions. Mais il convient sans doute, puisque le 14e volume clôt, avec un deuxième index, une deuxième tranche de ces *Supplementa Italica*, de souligner qu'une des nombreuses qualités de ce vaste et ambitieux projet est certainement la rapidité de sa mise en œuvre : les quinze premiers volumes sont en effet parus en à peine plus d'une quinzaine d'année, et les éditeurs annoncent l'achèvement d'une nouvelle série, et donc au total d'une vingtaine de volumes, avant l'an 2000.

Le 14e volume, composé par C. LEGA, est donc constitué par l'index des volumes 8-13, sur le modèle mis au point au tome 7 pour l'index des volumes 1-6 par I. DI STEFANO-MANZELLA, avec l'aide de la même C. LEGA. La structure des deux volumes étant pratiquement identique, à de petites variations près, on se contentera ici de quelques remarques générales en renvoyant pour plus de détails aux indications données par I. DI STEFANO-MANZELLA dans l'introduction du tome 7. Il ne s'agit pas d'un index épigraphique classique formé par simple addition des index particuliers des diverses cités, qui aurait fait un peu double emploi, mais d'une liste alphabétique des mots présentés dans leur contexte (une quinzaine de mots), sur le modèle des concordances utilisées pour les auteurs classiques ou des index informatisés réalisés pour le corpus de Rome par E. J. JORY et D. G. MOORE ou

pour celui du Norique par M. HAINZMANN et P. SCHUBERT (*ILLPRON*). C'est donc un complément très utile aux index classiques, notamment pour les études de vocabulaire ou plus généralement pour les recherches thématiques, qui peuvent ainsi être menées sur une plus grande échelle qu'avec les index, d'ampleur nécessairement limitée, propres aux différentes cités. L'instrument est d'autant plus utile que la colonne de droite fournit, après le numéro de référence, une sorte de fiche signalétique de l'inscription qui permet de préciser, grâce à un langage codé, la nature du support, le matériau utilisé, le type d'écriture et enfin la date, qui est donnée soit simplement en chiffre, si elle est connue de manière précise, soit de nouveau sous forme de code s'il s'agit d'une datation approximative à l'échelle du siècle ou du quart de siècle. La liste principale est d'ailleurs suivie de quatre index qui regroupent les informations concernant ces quatre catégories de données (typologie des supports, matériau, technique d'écriture et datation), offrant ainsi une matière déjà classée pour de futures études typologiques ou chronologiques. Si l'on ajoute une deuxième liste alphabétique réservée aux données chiffrées et une série de concordances avec le *C. I. L.* et les principaux recueils épigraphiques (mais sans les revues et ouvrages généraux qui étaient également pris en compte dans le volume 7), c'est une documentation très complète qui est ainsi mise à la disposition de l'épigraphiste et plus généralement du chercheur, pour lesquels ce volume va devenir, comme son prédécesseur, un instrument de travail très apprécié.

Avec le 15e volume, publié également en 1997 par M.-S. BASSIGNANO, commence une nouvelle série des *Supplementa Italica*. Comme le remarque la préface de M. GUARDUCCI et de S. PANCIERA, le volume se distingue des précédents par le fait qu'il est consacré à une seule cité, Ateste, c'est-à-dire aujourd'hui Este, mais l'exception est justifiée par l'importance de cette vieille cité de Vénétie, dont l'épigraphie est aussi riche en langue latine qu'en langue vénète. Ce supplément ne compte pas moins de 299 textes nouveaux, qui s'ajoutent aux quelques 500 textes déjà répertoriés par le *C.I.L.*, V (2471-2780 et 8830-8833) ou le Supplément d'E. PAIS (500-591 et 1238-1245). Quant aux textes anciens, ils bénéficient (p. 41-145), comme c'est l'usage de la collection, d'une mise à jour bibliographique et muséographique fort détaillée, qui fait de ce volume une mise au point complète sur l'épigraphie atestine, qui rendra les services d'un véritable corpus.

Ateste présente une épigraphie ancienne et particulièrement intéressante, au premier rang de laquelle figure le célèbre *fragmentum Atestinum* (PAIS, 511 = *C. I. L.*, I 2, 600), auquel est consacrée (p. 124-127) une riche bibliographie, parmi laquelle on notera en dernier lieu les interprétations divergentes de U. LAFFI, *Athenaeum*, 74, 1986, p. 5-44, et M. CRAWFORD, *Roman Statutes*, I, 16. Parmi les autres textes célèbres de l'époque républicaine figurent les cippes de bornage élevés au IIe siècle par les proconsuls romains *inter Atestinos et Veicentinos* ou *inter Atestinos et Patauinos*, dont un nouvel exemplaire (n° 14 = *C. I. L.*, I 2, 2501) vient s'ajouter à ceux qui figuraient au Corpus (*C. I. L.*, V. 2490-2492 = *C. I. L.*, I 2, 633, 634, 636). Mais on voudrait insister plutôt, comme la préface du volume, sur deux catégories de monuments caractéristiques de l'épigraphie atestine. La première est une importante série d'urnes cinéraires inscrites datées du IIe ou du Ier siècle av. J.-C. et qui se rattachent directement aux monuments analogues qui portent des inscriptions vénètes; provenant pour la plupart d'une même nécropole découverte en 1922 et déjà répertoriées dans le *C. I. L.*, I 2 (2775-2819), elles sont reprises ici avec une remarquable documentation graphique et photographique qui facilite la lecture des graffites et fournit un matériel du plus haut intérêt pour l'étude onomastique de la cité. Une autre particularité de l'épigraphie atestine est la présence de nombreux vétérans d'époque augustéenne, parmi lesquels le surnom *Actia-*

cus permet d'identifier explicitement quelques anciens combattants d'Actium, qui avaient servi dans la XI[e] légion : *C. I. L.*, V, 2501 (p. 59-60), 2503 (p. 61), 2389 et 2839, à Ferrare et à Padoue, mais que l'auteur propose, comme T. MOMMSEN, d'attribuer plutôt à Ateste (p. 43 et 118); cf. aussi 890, à Aquilée. Un autel tout récemment découvert (n° 160 bis) apporte une nouvelle occurrence de ce *cognomen* historique, mais malheureusement sans indication de grade militaire ni de légion. Cinq nouveaux textes concernent les deux légions auxquelles on attribue généralement la fondation de la colonie, quatre, dont trois découvertes récentes, pour la V[e] légion (n° 20 = *AE*, 1993, 769; 21, 22, 23) et un pour la XI[e] (n° 24). Mais l'élément le plus nouveau vient de deux inscriptions fragmentaires sur lesquelles on lit le nom de la IV[e] *Macedonica* (n°18 et 19). Comme cette légion était déjà mentionnée dans une stèle découverte au siècle dernier et reprise dans le Supplément d'E. PAIS (n° 514; cf. p. 128-129), on peut se demander si elle n'a pas contribué elle aussi au noyau fondateur de la colonie, ou au moins à un renfort postérieur. Quoi qu'il en soit, il faut ajouter cette référence au commentaire, qui ne donne aucune indication sur la IV[e] légion, alors qu'il signale fort utilement les inscriptions déjà connues pour les V[e] et XI[e] légions; peut-être serait-ce aussi un argument pour restituer dans l'inscription n° 18 le numéro de la légion, non, comme le propose l'auteur, sous forme I [V], mais plutôt avec les quatre hastes verticales (I[III]) qui constituent l'usage le plus courant et qu'on trouve sur les deux autres monuments atestins de l'unité (n° 19 et PAIS, 514). Mais ce sont là des remarques de détail, qui ne font que souligner la grande richesse de cette série militaire, que complètent encore trois épitaphes de prétoriens (n° 25-26) ou d'*urbaniciani* (n° 27), dont la date semble un peu plus tardive. Le dossier des inscriptions municipales, pour être plus modeste, n'en est pas moins intéressant, avec un duumvir de rang équestre (n° 16), trois sévirs (n° 29-31) et surtout un nouveau *decurio adlectus* qui avait été centurion dans la IV[e] légion (n° 18); si on ajoute un des vétérans d'Actium de la XI[e] légion, qui est également parvenu au décurionat (*C. I. L.*, V, 2501), on obtient un éclairage assez rare sur les origines mêmes de la colonie augustéenne, dont les cadres paraissent sortis directement de la hiérarchie légionnaire. Pour toutes ces inscriptions, ainsi bien sûr que pour les funéraires dites ordinaires (n° 39-267), le volume présente des notices très complètes et une excellente illustration photographique, qui montre logiquement, pour le début du I[er] siècle ap. J.-C., d'abondantes séries de stèles, à sommet cintré, à fronton triangulaire et demi-palmettes ou à édicule, et surtout d'urnes en pierre locale, souvent ornées de guirlandes, de lions ou d'autres éléments de décor funéraire. On peut suivre ainsi, après les modestes urnes des nécropoles d'époque républicaine, l'évolution d'une autre production locale, dont on connaît des parallèles à Aquilée et dans le reste de la Vénétie, mais aussi dans le monde pannonien et danubien. Ce n'est pas un des moindres intérêts de ce corpus particulièrement riche, qui a la chance de présenter une production épigraphique qui, du II[e] siècle av. J.-C. au milieu du I[er] siècle ap. J.-C., est dans sa grande majorité nettement plus ancienne que la moyenne.

F. BÉRARD.

Laura CHIOFFI, *Gli elogia augustei del Foro romano. Aspetti epigrafici e topografici* (Opuscula Epigraphica 7) : Roma, Edizioni Quasar, 1996, 92 pages in-4°, 29 planches.

Entre autres particularités, la Rome d'Auguste présente celle d'avoir compté deux séries d'*elogia* gravés à l'instigation de celui-ci. Parce qu'elle est la plus connue, celle du premier *forum* impérial a éclipsé l'autre. Nous savons néanmoins que plu-

sieurs des fragments venus jusqu'à nous de celle-ci furent découverts « nell'area della basilica Emilia ». Or, dans leur totalité, ces restes d'*elogia* forment une série homogène si l'on en juge, entre autres caractéristiques, par la dimension et par la forme des lettres. C'est dire qu'ils proviennent d'un même ensemble situé, selon toute vraisemblance, dans la partie orientale du *Forum romanum*. D'autre part, nous pouvons tenir pour certain qu'ils datent du règne d'Auguste, puisque, au vu de divers rapprochements, tout se passe comme si ces inscriptions et celles du Forum d'Auguste avaient honoré dans les mêmes termes les mêmes figures de la légende ou de l'histoire. La série provenant du *Forum romanum* est bien sûr la plus ancienne car on voit mal les raisons qui auraient pu conduire l'empereur à décider de faire exposer ailleurs dans Rome le double de celle qui ornait son Forum une fois que fut achevé l'aménagement de cet ensemble.

Après avoir édité avec soin ce qui subsite de ces *elogia* (dans *Iscrizioni greche e latine del Foro romano e del Palatino. Inventario generale — Inediti — Revisioni*, a cura di S. PANCIERA, *Tituli* 7, Rome, 1996, p. 99-139), en ajoutant aux six témoignages retenus par A. DEGRASSI, onze fragments inédits identifiés entre 1965 et 1973 et cinq autres qui, s'ils figuraient dans le *C.I.L.*, n'avaient pas obtenu droit de cité dans les *Inscriptiones Italiae* XIII, 3 (Rome, 1937), L. CHIOFFI vient de se pencher sur le problème de la nature et de la localisation de l'ensemble auquel ces inscriptions appartenaient. Au terme d'une argumentation serrée qui prend en compte des témoignages remontant à l'époque de la Renaissance, les résultats de travaux conduits dans la partie orientale du Forum à la fin du XIX[e] et au début du XX[e] siècle, et ce que nous pouvons savoir des monuments qui s'y dressaient sous le règne d'Auguste, elle opte, si nous la comprenons bien (l'absence d'un plan ne facilite pas la tâche du lecteur), pour la solution que voici : ces *elogia* et les bustes qu'ils accompagnaient auraient appartenu, avec les *Fastes consulaires* et *triomphaux*, à un arc qui adhérait à l'avant-corps du portique sud de la basilique *Aemilia*. Cet arc dont la construction aurait suivi la remise par les Parthes des *signa* pris aux soldats de Crassus aurait acquis dans la suite du règne une valeur dynastique, dans la mesure où des *imagines* de C. et de L. Caesar, puis peut-être de Tibère y auraient trouvé place.

Bref une contribution intéressante à l'histoire controversée des monuments de cette zone.

Jean-Claude RICHARD.

Dougga (Thugga). Études épigraphiques, textes réunis par Mustapha KHANOUSSI et Louis MAURIN : Bordeaux, Ausonius-Publications, Études 1, 1997, 277 pages.

Ce recueil s'inscrit dans un projet plus vaste, la réunion du corpus épigraphique de Dougga, menée depuis 1993 par l'Institut national du Patrimoine tunisien et l'Institut Ausonius dépendant du C.N.R.S. et de l'Université Bordeaux III. Il a donné lieu à une table ronde à Bordeaux au printemps 1996, origine de cette publication.

Après la présentation du système informatique PETRAE (Programme d'Enregistrement, de Traitement et de Recherches Automatiques en Epigraphie) et de l'insertion de Dougga dans ce programme (A. BRESSON), l'introduction est en quelque sorte constituée par les communications de J. DESSANGES et M. GHAKI. Le premier note que la cité est peu citée par les sources littéraires (essentiellement Diodore et Ptolémée). À la lumière des inscriptions libyques et puniques, le second estime que Dougga adopta le suffétat dès la guerre des mercenaires et appartenait peut-être aux « villes royales » numides, siège des agents du pouvoir royal.

Une première série d'interventions retrace l'évolution du statut. Aux Ier-IIe siècles, deux communautés coexistaient : une cité pérégrine et un *pagus* relevant de la colonie romaine de Carthage (A. CHASTAGNOL). Marc Aurèle, plutôt que Commode, octroya le droit latin à la cité (A. BESCHAOUCH). Septime Sévère fondit les deux entités dans un municipe romain en 205, devenu colonie sous Valérien et Gallien. Comme l'ensemble de la *pertica* de Carthage, le *pagus* bénéficiait de l'*immunitas*, identifiée à la *libertas*, dont le municipe hérita sous Sévère (J. GASCOU). Au IIIe siècle, la défense de cette liberté donna lieu à plusieurs ambassades auprès de l'empereur (C. LEPELLEY). Cette évolution s'accompagna d'une romanisation rapide des élites : le cas des Calpurnii indique la généralisation de la citoyenneté romaine au cours des troisième et quatrième générations (S. AOUNALLAH et Z. BEN ABDALLAH). Des zones d'ombre subsistent cependant : la cité pérégrine eut-elle le droit latin subordonné au Ier siècle, comme le propose A. CHASTAGNOL (les Calpurnii obtinrent plutôt la citoyenneté par bienfait impérial) ? Quand Dougga perdit-elle sa liberté, lors de la promotion au rang de colonie (C. LEPELLEY) ou plus tardivement (J. GASCOU) ?

L'étude des aspects urbanistiques et religieux permet de confronter l'apport de l'épigraphie et de l'archéologie. Connues par de nombreux vestiges archéologiques, les infrastructures d'alimentation en eau ne sont citées que par cinq inscriptions (M. CORBIER). Le dossier épigraphique est en revanche très riche sur les constructions publiques (70 inscriptions), mais le recoupement avec l'archéologie n'a pu toujours être opéré : 15 monuments connus épigraphiquement n'ont pu être retrouvés (M. KHANOUSSI). En revanche, le croisement des données épigraphiques et archéologiques a permis d'identifier les *templa Concordiae, Frugiferi, Liberi Patris, Neptuni* (V. BROUQUIER-REDDÉ et S. SAINT-AMANS). Les dernières inscriptions religieuses découvertes à Dougga mettent en valeur des divinités qualifiées d'Augustes, soit par loyalisme politique, soit par identification à Saturne (N. KALLALA).

Un dernier groupe d'interventions insère l'étude de Dougga dans des horizons plus vastes. Deux inscriptions élevées en l'honneur de Plautien et de sa fille Plautilla semblent indiquer que la jeune femme reçut le titre d'Augusta dès ses fiançailles, que M. CHRISTOL date du printemps 201 par recoupement avec des milliaires d'Asie. Les prospections archéologiques de l'Institut national du Patrimoine tunisien et de l'Université de Trente montrent une forte densité des sites ruraux du territoire de la cité, sans doute stimulés par la législation d'Hadrien (M. DE VOS). Grâce à l'étude de l'écriture africaine, apparue à Dougga sous les Flaviens et dominante à partir de Trajan, V. BOUARD, N. DEMAISON et L. MAURIN révisent la datation de l'inscription dédiée à Passienus Rufus (*C.I.L.* VIII 26580), placée sous Marc-Aurèle, et non plus sous Auguste.

Ce recueil démontre la fécondité du programme épigraphique engagé sur Dougga, permettant de dessiner les grands axes de l'histoire de la cité.

Christophe BADEL.

Jerzy KOLENDO et Violetta BOZILOVA éd., *Inscriptions grecques et latines de Novae (Mésie Inférieure), Inscriptions latines par J. KOLENDO et V. BOZILOVA, Inscriptions grecques par A. BRESSON et Th. DREW-BEAR sur un manuscrit de V. VELKOV* (†) : Bordeaux, Ausonius Publications, Mémoires 1, 1997, 276 pages.

Ce recueil épigraphique constitue la première monographie éditée dans la collection *Mémoires* lancée par Ausonius, Institut de Recherches sur l'Antiquité et le Moyen Âge, de l'Université de Bordeaux.

Une introduction substantielle (27 pages) de Jerzy KOLENDO présente le site militaire de Novae (près de l'actuelle Svišutov), en Mésie Inférieure, qui a joué un rôle considérable dans le système du *limes* danubien, et fut occupé du règne de Claude au IV^e^ siècle. L'importance stratégique du lieu, idéal pour le passage du Danube, explique son occupation constante, d'abord par la légion VIII *Augusta*, puis par la I *Italica*, qui y fut cantonnée à partir de l'époque des Flaviens. Au Bas-Empire, des édifices civils furent construits et la ville devint au V^e^ siècle le siège du roi des Ostrogoths, Théodoric Amale. L'histoire de la découverte et de la publication des inscriptions est ensuite retracée.

Après quelques pages consacrées à la bibliographie et aux abréviations utilisées, les principes de publication adoptés sont détaillés : les inscriptions sont présentées selon les normes du programme international PETRAE de l'Université de Bordeaux, et divisées en deux séries, soit 173 inscriptions latines, 12 inscriptions grecques et une bilingue (au total 186 numéros, auxquels s'ajoutent 10 numéros bis). Dans la première série, elles sont classées selon un ordre thématique : inscriptions sacrées (n° 1 à 51), impériales (n° 52 à 66), en l'honneur de sénateurs (67-71), bornes et milliaires (72-74), épitaphes (75-113 et 168), *varia* (114-118), fragments d'inscription (119-167, 169-173), et à l'intérieur de ces groupes, elles sont rangées soit selon l'ordre alphabétique (noms de divinités ou de défunts), soit dans l'ordre chronologique (pour les empereurs).

Chaque inscription est décrite, datée et éventuellement commentée, avec mention de la bibliographie afférente. Le texte, donné d'abord ligne par ligne, est ensuite transcrit en minuscules et traduit. Pour la plupart, les documents sont accompagnés d'une illustration, photo et parfois dessin au trait, toutes se trouvant regroupées en fin de volume, présentation sans doute due à des contraintes éditoriales, mais qui oblige à de constants va-et-vient, qui peuvent s'avérer fastidieux. En ce qui concerne les commentaires, certains reprennent, de façon abrégée (par exemple n° 10, 16, 46, 57, 108) ou parfois presque à l'identique (n° 5, 9...), ceux que l'on trouve dans les *Inscriptions latines de Novae* publiées à Poznan en 1992 par Violetta BOZILOVA, Jerzy KOLENDO et Leszek MROZEWICZ, et il semble surprenant que le rôle de ce dernier auteur soit aussi peu souligné. Par rapport à cet ouvrage antérieur, le recueil ici présenté se caractérise avant tout par son ampleur (196 inscriptions contre 118), et ne reprend pas seulement les inscriptions découvertes lors des fouilles, mais aussi celles qui proviennent de la collection du général Nicolas Mavros (1781-1868) (n° 3, 12, 30, 59, 73, 87), déjà publiées en 1868 par E. DESJARDINS. Il intègre également de nouvelles inscriptions publiées après 1992 ou en cours de publication, sous la forme de numéros bis.

L'index, très détaillé, comporte trois rubriques : un index général, qui reprend tous les mots apparaissant dans les inscriptions ; un index dénommé *verba propria*, qui comprend tous les mots pourvus d'une majuscule, avec des rubriques (onomastique...), enfin un supplément historique (indications d'ordre historique : prêtres, rois et empereurs, pouvoirs publics...).

Tel quel, ce bel ouvrage rendra de grands services aux épigraphistes mais aussi aux historiens, car les documents ainsi rassemblés éclairent divers aspects de la vie quotidienne et religieuse des soldats. Quant aux inscriptions grecques, elles prouvent l'existence d'une communauté hellénophone à Novae, et la place prépondérante prise par cette langue au Bas Empire, ce qui reflète les mutations que cette région a connues à l'époque tardive.

Agnès BÉRENGER-BADEL.

Werner ECK, *Tra epigrafia, prosopografia e archeologia. Scritti scelti, rielaborati ed aggiornati*, Vetera 10 : Rome, Quasar, in-4°, 432 pages, 16 planches.

Dans ce volume, W. ECK a rassemblé dix-sept articles publiés dans les vingt dernières années, complétés par un inédit (p. 213-226), et, pour certains, remaniés. Une partie, environ la moitié, des études s'applique à l'ordre sénatorial, l'ensemble étant, bien évidemment, fondé sur l'épigraphie. Les travaux du savant allemand sont assez connus pour qu'il soit inutile d'en redire la valeur, on voudrait ici souligner à la fois la cohérence et la diversité de ses centres d'intérêt.

D'abord des mises au point sur le déroulement de la carrière sénatoriale, la détermination des règles d'avancement, des impulsions, différentes pour la suite du parcours, que donnent des fonctions pourtant de niveau théoriquement équivalent (*L'établissement des critères des étapes de la carrière sénatoriale*, p. 27-83, fondamental pour l'analyse des *cursus* ; l'examen d'une fonction déterminée, de sa naissance et de son évolution, *Les légats impériaux propréteurs italiens sous Hadrien et Antonin le Pieux*, p. 155-163). Ensuite, un grand nombre de contributions sur le rôle des sénateurs, notamment sur le partage de leurs activités entre Rome et le reste de l'empire et la permanence des attaches avec leur ville ou leur province d'origine qui, loin d'être anecdotique ou superficielle, contribue à la stabilité et à la cohérence du gouvernement impérial. Font partie de ce groupe des études sur des familles spécifiques, l'analyse des relations entre *Deux familles sénatoriales de Terracine : les* Sulpicii Galbae *et les* Livii Ocellae, p. 147-154 ou, de façon plus oblique, l'examen des célèbres textes sur *Les* Volusii Saturnini *et les nouvelles inscriptions du* Lucus Feroniae, p. 125-145, certes proches géographiquement de Rome, mais pour lesquels l'équilibre entre la capitale et la patrie de naissance, les alliances entre les groupes dirigeants locaux ressortissent à des motivations et à des comportements similaires à ceux des sénateurs provinciaux. Ces derniers sont examinés dans le cadre, soit de l'empire, soit d'un groupement de provinces, soit d'une province seule (*La structure des cités des provinces nord-occidentales*, p. 95-106, mise à jour de *Epigrafia e ordine senatorio*, largement complété et corrigé, en particulier pour les Gaules ; *La présence des familles sénatoriales dans les villes de l'empire jusqu'au IIIe siècle*, p. 175-212 ; *Les sénateurs et leur province d'origine. L'exemple de la Bétique*, p. 213-226 - inédit) ; quel que soit le milieu géographique, du plus général au plus délimité, les témoignages, si on prend en considération des traces plus ténues et moins spectaculaires que les actes d'évergétisme, prouvent unanimement que les liens avec la patrie sont maintenus. À travers toutes ces approches courent des interrogations méthodologiques, notamment sur la valeur statistique de la base documentaire, essentielles en histoire ancienne où la représentativité des informations, même si on envisage un groupe aussi favorisé que l'ordre sénatorial, doit toujours être estimée ; la question est explicitement posée par *Dans quelle mesure les méthodes statistiques peuvent contribuer à la connaissance de la structure sociale de l'ordre sénatorial*, p. 11-26 (le seul comptage d'une moitié de la *P.I.R.* met en évidence de façon aveuglante la sur-représentation masculine, 2 505 hommes connus pour 515 femmes), mais elle n'est jamais oubliée dans les autres contributions dont elle renforce la portée, en particulier pour celles qui analysent très finement les composantes des messages épigraphiques, longtemps considérés comme des témoignages neutres, alors que leurs multiples facettes et enjeux, souvent négligés ou ignorés, doivent être pesés. La complexité d'élaboration et la nécessité du décodage des textes épigraphiques font, directement ou non, l'objet d'une série très diversifiée de travaux qui ont conduit l'auteur à s'intéresser sous plusieurs angles à l'« auto-représentation », au contrôle de l'image des intervenants, par le choix de la formulation, de la nature du monument épigraphique, de son

lieu d'exposition. Outre quelques analyses diverses (*Les graffitis de lieux de pèlerinage au Bas Empire*, p. 107-123 ; *Inscriptions funéraires romaines, le message dans le contexte funéraire*, p. 227-249 complété par *Épigraphie et édifices sépulcraux dans la nécropole sous Saint-Pierre, le message des inscriptions funéraires dans les complexes sépulcraux*, p. 251-269), sont examinés en particulier la position des sénateurs par rapport à l'empereur, dont l'enjeu politique est considérable (*Auto-représentation sénatoriale et épigraphie impériale*, p. 271-298) ; ou pour l'ensemble de l'empire la comparaison entre divers hommages offerts dans des lieux différents à une même personne qui révèle la part que prend celle-ci dans la rédaction des formulaires, qu'elle adapte au public auquel ils sont destinés (*Inscriptions honorifiques, curriculum vitae et auto-représentation au Haut Empire*, p. 319-340 ; voir aussi *Honneurs aux personnes de haut rang socio-politique dans un contexte public et privé*, p. 299-318) ; ou, dans un milieu socialement et géographiquement homogène, la sélection des informations : à Volubilis, la mention de l'âge des bénéficiaires des statues n'est pas explicable par leur décès, mais par un effet de compensation pour ceux qui, n'ayant pas joué de rôle dans la vie publique, ne peuvent citer les charges qu'ils ont exercées (*Rang ou âge, la compensation de la mention attendue du rang dans les honneurs publics à Volubilis*, p. 341-346) ; ou, enfin, un partenaire négligé de l'acte épigraphique, le dédicant, qui tire de son acte gloire et assurance d'immortalité, au même titre que celui ou celle qu'il honore, et, par conséquent, porte une grande attention à la façon dont il est lui-même présenté et identifié (*Dédicants de statues et auto-représentation dans les cités romaines*, p. 347-357) ; similaire par son approche, l'article sur *Le concept ambivalent de dépendance, les rapports patron-affranchi*, p. 165-174 montre que la mention d'un patron prestigieux, empereur ou sénateur illustre, n'est pas indifférente, à statut juridique équivalent, pour les affranchis.

Cet ensemble, commodément rassemblé, de travaux divers et cohérents, originaux et classiques, mais toujours essentiels, sera d'autant plus précieux qu'une indexation très soigneuse en fait un instrument aisément consultable et utilisable.

Monique DONDIN-PAYRE.

Latin tardif. Latin médiéval.

Charles PIETRI, Christiana respublica. *Éléments d'une enquête sur le christianisme antique* (Coll. de l'École française de Rome, 234), 3 volumes, Rome, 1997, 1684 pages.

En enlevant Charles PIETRI à l'affection des siens et de ses amis, une mort prématurée a aussi privé le christianisme antique d'un de ses historiens les plus sûrs et les plus féconds. On connaît le monument que Charles PIETRI avait dressé en consacrant deux gros volumes à l'histoire de la Rome chrétienne du début du IV^e^ siècle au milieu du V^e^ (du pontificat de Miltiade à celui de Sixte III). Comme le note d'emblée A. MANDOUZE dans la préface qu'il a écrite, pour ces « Mélanges » posthumes — qu'on résistera, ne serait-ce qu'en considération de leurs dimensions, à qualifier de *Scripta minora* —, l'auteur prévoyait dès lors d'ajouter à son travail une troisième partie, une suite qui le mènerait jusqu'au pontificat de Gélase, à la fin du V^e^ siècle. Sous la forme où elle avait été programmée, cette suite est irrémédiablement perdue. Mais les études publiées par ailleurs par Charles PIETRI en donnent plus qu'une idée ; elles sont plus que les « éléments d'une enquête sur le christianisme antique », comme le dit le modeste sous-titre. Qu'elles soient